

# armando verdiglione la liberté que je prends



Extrait de la publication

**idées/gallimard**









© *Éditions Gallimard, 1983.*



*à ma mère*  
*l'itinéraire d'un malentendu*



Ces conversations d'été, ici recueillies, témoignent d'un texte qui a commencé à s'écrire durant ces dix dernières années à la veille de la deuxième renaissance, et qui s'écrit encore.

## L'industriel et l'entrepreneur

Je suis né à Agromastelli, village aux flancs d'une montagne face à la mer Ionienne que traversent de temps en temps des navires et des barques de pêcheurs. La nuit, leurs lumières se mêlent curieusement aux lumières du ciel

A aucun moment je ne sais écrire l'innommable. A nulle heure je ne sais dire le dire. A aucun instant je ne sais de quoi je parle ni de qui ni de quand ni d'où ni avec qui ni pourquoi ni comment

*Comment jouer au papa et à la maman depuis que la psychanalyse a démontré que l'inceste n'existe pas et que la sexualité n'a rien à voir avec une affaire de procréation ? Physis, natura : d'où viennent les choses ? Où vont-elles ? Comment adviennent-elles ? Question de structure originelle de la parole où les choses existent. Question de transfert : de la manière dont les choses se déroulent et fonctionnent. Question d'industrie où le jeu se combine à la formation sans finalisation de l'acte qui demeure sexuel. Comment adviennent les choses ? Où se situe le corps ? Où la scène ? Quel est, dans la parole, le dessin ? Question de renaissance industrielle où l'actuel fonde l'ancien plus que l'ancien ne fonde le nouveau.*

*A chacun sa logique. A chacun son industrie. Que la logique et l'industrie soient à chacun cela revient à les détacher tant de l'universalisme du tout homme que du tribunal soutenu par le quiconque. Le chacun indique*

*l'industrie comme miennne en ce qu'elle tient à la logique particulière, à l'inconscient.*

## 1

Le siècle s'est ouvert par un protointernationalisme entre Vienne, Varsovie, Turin, Florence, Paris, Londres et quelques villes des États-Unis. Un protointernationalisme marqué par le fait que les disciplines ne s'étaient pas encore constituées et que le patriotisme en matière de culture ne s'était nullement consolidé. A Vienne et à Turin il arrivait qu'un mathématicien rencontre, pour débattre d'une question, un peintre, un théologien, un linguiste, un poète, un anthropologue ou un écrivain qui intervenaient non pas comme représentants de la discipline mais comme témoins d'une pratique de langage où cette question trouvait un parcours, une articulation, une vérification.

Dès 1912 ont commencé à se faire jour les courants culturels, même sous forme de vision du monde, qui ont entraîné aussi bien les avant-gardes que la constitution même des disciplines. Les visions du monde appartiennent à ce siècle comme un legs de la philosophie, en rien étrangères et même fondamentales pour les deux guerres dites mondiales.

Cette période commencée avec l'année 1912 — où s'est lentement constitué un universalisme disciplinaire et patriote visant à l'application de ses principes généraux et de sa systématique dans les différents secteurs de la culture — s'est largement accentuée lors du deuxième après-guerre, lorsque pendant quarante ans a prévalu en Europe la distinction tout à fait artificielle entre pouvoir à droite et culture à gauche. Il s'avérait évident que ces deux notions de pouvoir et de culture étaient soumises à un code idéologique.

A cette dette de la culture envers l'idéologie ont fait

suite l'atténuation graduelle et l'escamotage de la question de l'invention au profit du critère d'application. Ce qui de plus en plus se faisait jour c'était la recherche de principes généraux. Jusqu'à une épistémologie de tous les arts et de toutes les sciences.

Le structuralisme, parti de Paris comme une mode, bien qu'il ne soit pas né à Paris, et qui se basait sur des études linguistiques d'abord, anthropologiques et sémantiques ensuite, a exploité et guidé cette recherche en bâtissant une canonistique générale, prête pour toute application, et en déterminant le triomphe des sciences dites humaines, par le biais aussi des avant-gardes littéraires et artistiques des années soixante.

Et ensuite qu'a fait le soixante-huitisme ? Je ne dis pas mai 68, extrêmement hétérogène entre la France, l'Italie et l'Allemagne, et n'ayant pas une caractéristique qui soit la même, car les événements propres à la structure historique et culturelle de 68 sont en effet loin d'être les mêmes. Ce qui chez certains d'entre eux menait à une exigence culturelle voire à l'absence de tout code, même du code idéologique, a été interrompu par le soixante-huitisme et par sa mythologie de l'action, de sorte que tout élément théorique devait être sanctionné en fonction de son applicabilité et de son service possible.

L'universalisme atteignait le comble de la quête d'une possibilité quelconque de se réaliser, comme aussi d'incarner et de personnifier ses propres principes et ses propres canons. La prémisse idéale pour le terrorisme judiciaire et la diffusion de la drogue en Europe occidentale est posée par cette religion de la mort qui inspire le finalisme des choses.

En 1978, à peu près au moment du meurtre de Moro, se termine cette période qui avait commencé en 1912. Période de l'apogée progressif de l'universalisme et de l'inculture. Période où de plus en plus a été administrée cette culture-là, trouvée au début du siècle, la

culture de Vienne notamment, jusqu'à ce que quelques universitaires marxologues récents se mettent à pleurer sur la fin de Vienne, sur les divers éléments qui avaient caractérisé le début du siècle. En outre, période où pour la première fois le romantisme a trouvé un lieu et une application. Né au XIX<sup>e</sup> siècle, le romantisme a trouvé son succès et son emploi au XX<sup>e</sup>. En lui se joignent des formes même apparemment opposées, bien qu'ayant les mêmes présupposés, tels Julius Evola et l'école de Francfort.

En 1978, l'idéologie parvenait à son acmé et à sa soi-disant fin. Qu'est-ce qui a caractérisé ces quatre dernières années en Europe, aux États-Unis et au Japon ? Précisément ce qui a été appelé le reflux et qui est défini dans l'anthropologisme, dans la systématique des principes universels moins ancrés à des spécificités scientifiques et estimés valables d'un point de vue méthodologique, pour justifier et légaliser un éclectisme et une interdisciplinarité au moyen desquels on a pu redécouvrir tantôt le baroque, tantôt les Lumières, la Réforme d'abord, la Contre-Réforme ensuite, ou encore reprendre tel ou tel auteur du passé à travers des citations. Sans aucune invention. Mieux, avec quelques best-sellers paraphilosophiques, parascientifiques ou paralittéraires dont le but déclaré était de retrancher l'invention.

Et pourtant cette période qui va de 1978 à 1982 se trouve non pas en deçà mais au-delà de l'édification des disciplines, de même qu'au-delà du concept de patrie. Les avant-gardes des années soixante sont terminées. Les sciences humaines n'existent plus si ce n'est comme disciplines universitaires, comme quelque chose qui prend la valeur pédagogique de la réglementation.

Parallèlement, durant ces quatre années, émerge cependant dans les différents secteurs de la culture et de l'industrie en Europe une invention qui spécifie le

secteur lui-même comme discours, comme production et comme débat en termes non plus d'universalisme mais d'internationalisme.

Je constate aujourd'hui une deuxième renaissance qui, ne dérivant en rien de la première, lui donne sa portée et sa valeur, une renaissance marquée d'abord par l'internationalisme.

La deuxième renaissance ne vise pas la nouveauté mais l'invention en psychanalyse par laquelle elle se légitime sur les instances culturelles et historiques du droit et du christianisme, dans l'industrie qui pose la primauté du temps et de l'industriel, c'est-à-dire la primauté de la couleur de la parole, de l'objet dans la parole.

## 2

C'est à l'Europe — coincée sinon entre deux puritanismes, à l'est et à l'ouest, et abandonnée au moralisme déjà dominant avec le reflux qui tourne tout compromis en compromis judiciaire — qu'il appartient dans la conjoncture actuelle d'inventer une culture.

Depuis 1978, les canaux de la distribution industrielle et culturelle sont parfois entravés, atténués ou interrompus. Les canaux ne peuvent plus aujourd'hui être les mêmes. La question se pose d'une mode dans l'acte. Il n'y a plus lieu de nourrir des préjugés démonologiques à l'égard de la mode, de l'industrie, de la question de la monnaie. La mode se tient entre le style et le temps dans une expérience de parole, de sorte que personne ne saurait être à la mode ou démodé. Mode il y a, dans l'acte, parce que chaque élément est exposé au malentendu de la mode, parce que le malentendu est infranchissable.

Comment les choses peuvent-elles s'adresser à un

sens unique et universel, débarrassées de toute équivoque, de toute ambiguïté, soumises à une sémantique générale? Comment peuvent-elles se disposer sur la couche de l'unilangue? Les choses, les mots, les gestes, les rêves, les pensées comptent non pas parce qu'ils sont soumis à un sens donné mais parce qu'ils effectuent un sens ou un savoir. Jusqu'au chiffre du langage et à son effet de vérité qui ne s'étale pas sur le drapeau pour se faire servir.

Cette deuxième renaissance se légitime sur les fondations de la parole et sur son industrie. Les fondations de la psychanalyse, de l'art et de la culture posent l'urgence d'un internationalisme qui est en jeu dans une partie ne justifiant aucun régime politique. Même pas le régime voué au maintien de quelque nostalgie national-populaire en matière de culture.

Il faut préciser que le parti socialiste d'abord et le parti communiste ensuite se sont heurtés à l'échec d'une hégémonie de l'industrie et de la culture. Ce à quoi est loin d'être étranger l'échec même du compromis historique auquel a répondu au moment du reflux la fortune de quelques produits nationaux, bâtis sur certains traits génériques du soixante-huitisme réexposés dans une combinaison avec le traditionalisme. Ce sont justement les traditionalistes qui repoussent la tradition.

La question qui se pose est la question d'un savoir en tant qu'effet et non en tant que cause ou donnée à acquérir, un savoir comme quelque chose qui à chaque fois surgit. La question se pose de la jouissance interrompant la politique du sacrifice dans son hypothèque sur l'avenir. Se pose encore, et de manière essentielle, la question de la vérité. Dans un faire que le fait ne recouvre pas. Dans un acte qu'il est impossible de finaliser.

Au lieu de se localiser dans l'usine ou le bureau, l'industrie est la structure originaire de la parole. Toute vision du monde a essayé de la maîtriser en la finalisant. Tout régime politique a essayé de la contrôler. L'industrie dit l'impossibilité de la paralysie et que l'acte ne saurait aller sans invention et sans art.

L'ère de l'industrie est encore à venir. Et le passage du monde dit de la production au monde dit de l'organisation, comment peut-il représenter le passage vers la désindustrialisation si l'organisation constitue une note de l'industrie, étant par rapport à elle presque liminaire plutôt que successive ? Dans l'industrie — qui démontre comment se déroule et comment fonctionne l'inconscient, la logique — s'écrit chaque conversation.

La technique et la machine constituent deux aspects de l'industrie : art et culture, jeu et formation, thérapie et invention, chemin et parcours. Une fois dépourvue de l'industrie, la technique est transformée en logie et la machine en instrument thanatologique. Dans le discours de la fête.

Comme l'écrit Aristophane dans les *Grenouilles*, Orphée a appris aux humains à se dispenser du sacrifice. Ce qui suffit à dire sur quelles bases reposait sa secte. Contre laquelle s'est dressé chaque fois le sectarisme.

La « mêmété » exige le semblant dont elle constitue l'écran ou le leurre. Comment donc se baigner deux fois dans le même fleuve, ainsi que le remarque Héraclite l'obscur ? Comment se baigner même une seule fois, ainsi que l'ajoutait son auditeur ? Industriel, le semblant, qui inaugure le jeu de mots et l'invention. Entrepreneur, le temps, par lequel l'école ne connaît pas de groupe et la formation ne connaît pas d'initiation.



Personne ne saurait assumer le temps ni le médiatiser ni marcher sur lui. Le subjectal est effet du temps.

Il se produit souvent un échange terminologique entre entrepreneur et industriel. Entrepreneur, le temps rend impossible l'institution en tant que fabrique de sujets. Il ne faut pas attribuer des traits d'entrepreneur à l'industriel qui est le point d'un dé, le point de provocation, la couleur de la parole, l'objet impersonnifiable et dont le style est l'intellectuel.

Marquée par la réinvention des arts et des sciences, la deuxième renaissance formule la question catholique comme question de la culture, comme question du chiffre du langage, en rendant impossible la religion de la mort. Si, à une époque d'universalisme, amorcé par les Lumières et poursuivi par le romantisme, le provincialisme établissait l'acmé du nationalisme, aujourd'hui, à une époque d'internationalisme — à la veille de l'ère de l'industrie —, le régionalisme est à la pointe de l'internationalisme. L'Europe peut promouvoir la culture internationale. Comme l'Étrurie, région intraversable du ciel.

#### 4

De 1912 à 1978, la crise a eu la haute main sur tout. Même dans la critique de l'idéologie. Définie tour à tour démystification, déconstruction. Critique au nom de la raison illuministe c'est-à-dire occultiste. Chaque fois on constatait un vide, qu'on prenait toutefois pour un vide spatial, un vide à remplir, parfois explicitement pour un sac, un vide à délimiter parfaitement pour pouvoir créer à l'intérieur une multitude, un peuple, un groupe. Chaque fois le vide était conçu comme principe et fondement d'agrégation générale.

C'est ainsi que sont nés les avant-gardes et divers mouvements politiques. Alors qu'aujourd'hui il s'agit

du point vide en tant que cause de vérité et non du vide sans point tel que le supposait le concept spatial des choses, le concept hégélien d'après lequel le temps finit au profit de la spatialité. Une dialectique hégélienne et anti-hégélienne veut que le temps soit une médiation, de même que l'histoire, de même que l'esprit, en fonction de ce finalisme cosmique confluant dans la spatialité des choses, dans l'harmonie générale de la nécropole.

Entre le soixante-huitisme et l'anthropologisme, entre le terrorisme et le compromis judiciaire, cette spatialité des choses a entraîné la religiosité de l'objet, pour son objectivation, pour son immobilité, comme dans la magie, et la religiosité de l'acte qualifié non plus de sexuel mais de génital, finalisé, en fonction de sa fin outre que de ses fins, pour fabriquer le sujet dans les termes sanctionnés par l'hypnose.

C'est de là que partait selon le néo-behaviorisme et le néo-pavlovisme le concept de modèle pour l'action, loin de s'avérer occasion d'équivoque, de jeu et de formation. Modèle d'organisation phobique de la scène civile et sociale. Modèle découlant du présupposé du sac, du vide à combler. Au profit du plein. La microphysique qui vise à moléculariser les choses, toujours en les spatialisant, est une variante anti-hégélienne, toujours en ôtant le temps. Oter le temps signifie ôter, au nom d'une harmonie, ce qui nous constitue.

Le concept de molarité et de molécularité est le concept même qui préside à tous les lotissements de la culture, ou mieux de l'inculture, à toutes les assignations de places et de fonctionnariat, afin que rien n'advienne et que rien ne se produise. Ces bureaux président au barrage face à l'invention.

En cette deuxième renaissance ce qui importe, ce n'est pas le modèle pour l'action, mais le projet s'énonçant dans un pari et une entreprise où chacun court le risque de la vérité. Dans une pratique de

langage, et sûrement pas au moyen des grégarismes, des groupismes et des populismes.

Voilà l'industrie de la parole : entre le jeu et l'invention. Pris comme instrument, le jeu répond à un modèle pédagogique préindustriel qui — à l'intérieur d'une religion universelle de la mort voire de la drogue — règne sur la notion de système de consommation. Il y a vingt ans avaient cours et la formule de l'industrie culturelle et l'opposition entre humanisme et technologie. Pourquoi opposer l'humanisme à l'économie du jeu, à la technologie alors que de la technologie il est le fondement ? Pourquoi concevoir une industrie culturelle à démonologiser ?

La culture est de l'industrie de la parole. Elle est culture de l'industrie. Et la technique ne se résout pas en logie, en un principe général à appliquer. Nulle technologie. Donc nul humanisme. Le langage n'est pas humain : il n'est garanti ni par le genre ni par le sexe unique ni par le plein, qui inspire le concept de sac et de métamorphose générale des humains.

## 5

Peirce propose de commencer l'enquête moins par le doute complet que par les préjugés à disposition. Mais le doute est justement un préjugé.

L'hystérie est-elle féminine ou masculine ? La névrose obsessionnelle est-elle masculine ou féminine ? La perversion est-elle masculine ou féminine ? Et la sexualité ? Et l'objet ? Que tant d'analystes se soient entretenus entre eux sur de telles questions cela prouve que leurs sociétés étaient appareillées précisément pour remédier au scandale de la vérité.

Le mythe qu'évoque Freud pour l'élaboration de la dualité pulsionnelle, le mythe de la pulsion, n'est pas le mythe d'Aristophane dans le *Banquet*, le mythe de

l'androgynie, mais le mythe d'Empédocle. La bisexualité reste une fantaisie hystérique face à la dualité pulsionnelle et à la triadité du semblant.

La psychanalyse doit-elle se situer politiquement ? Doit-elle supplanter la politique comme si elle était une nouvelle politique ? Doit-elle remplir la tâche religieuse de combattre la religion ? Lorsqu'elle s'est alignée sous le drapeau des partis, des institutions ou de la religion, elle s'est vouée non pas tant à la dégradation mais à la disparition.

Le plein ne tient pas : d'où l'érotisme. Le comblement de la voix ne tient pas : d'où le mutisme. L'or en tant qu'équivalent général ne dissipe pas le point qui reste vide et ne se représente pas dans le silence.

Si l'objet dans la parole est le point aléatoire, le point du dé, le style d'intervention de ce point n'admet ni corporation ni classe, qui comme telle militariserait la chose. Impersonnelle et incollective, la parole, dans les débats et les congrès que j'ai promus au cours de cette décennie, était matière à scandale. Un scandale mué en stupeur dans les établissements du fonctionnariat idéologique et disciplinaire, voire dans les capsules du petit-bureautisme corporatif et patriote. Le désarroi et l'alarme devant la pratique de débat à laquelle je convoquais ceux qui s'exposaient aux effets de la parole étaient pareils à la religiosité des groupes qui passait sous le nom de scientificité et à la superstition qui, jouant d'une canonistique épistémologique et anthropologique, s'occupait de folie et de sexe dans le jardin de l'avenir, dans la province de nécropole.

La psychanalyse est loin d'être disposée aux accommodements parce que son objet s'avère incommercialisable, s'avère l'incommode et l'inconvénient.

Ce que je faisais ou disais entraînait aussitôt l'accusation d'inconfort, laissez-passer pour toute procédure d'exorcisme et pour le privilège de l'exécration. Mais rien dans mon parcours, rien dans mon chemin





littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts



chroniques

## armando verdiglione : la liberté que je prends

Dans ce livre Armando Verdiglione, un des psychanalystes les plus connus sur la scène internationale et sûrement le plus discuté en Europe, aux Etats-Unis et au Japon, raconte sa vie et analyse sa doctrine.

Il expose de la façon la plus directe son itinéraire intellectuel. A de nombreuses questions il répond simplement par\* la création d'une Fondation de Culture internationale qui porte son nom.

Au début de 1973, Armando Verdiglione faisait un pari de vérité : réinventer la psychanalyse, la retrouver à son début dans une expérience originaire, la déidéologiser.

Une décennie plus tard, la psychanalyse n'est plus la même : Armando Verdiglione a contribué, dans les différents continents, à ce qu'elle ne soit plus la même. Aujourd'hui il énonce le pari que dans la prochaine décennie l'art et la culture ne seront plus les mêmes. Aujourd'hui il avance une constatation et un projet : celui d'une deuxième Renaissance comme réinvention des arts et des sciences.

photo droits réservés

Extrait de la publication

ISBN 2-07-035486-5

A 35486



catégorie

4